Médiévales

Langues, Textes, Histoire

57 | automne 2009

Langages politiques, XII^e-XV^e siècle

Béatrice DELAURENTI, *La Puissance des mots, «Virtus verborum»*. *Débats doctrinaux sur le pouvoir des incantations au Moyen Âge*, Paris, Éditions du Cerf, 2007, 579 p.

Katelyn Mesler

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/5821>

DOI : 10.4000/medievales.5821

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2009

Pagination : 165-167

ISBN : 978-2-84292-241-2

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Katelyn Mesler, « Béatrice DELAURENTI, *La Puissance des mots, «Virtus verborum»*. *Débats doctrinaux sur le pouvoir des incantations au Moyen Âge*, Paris, Éditions du Cerf, 2007, 579 p. », *Médiévales* [En ligne], 57 | automne 2009, mis en ligne le 22 mars 2010, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/5821> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.5821>

Tous droits réservés

sées par un contexte historique toujours renouvelé. Cet éclairage aura le double avantage d'aider la recherche future à éviter de se perdre dans des interprétations arbitraires et de se consacrer davantage à l'étude des apports des différents auteurs, des objectifs de leurs combats singuliers et collectifs et de la connaissance des contextes historiques.

Florence GAUTHIER

Béatrice DELAURENTI, *La Puissance des mots, « Virtus verborum »*. *Débats doctrinaux sur le pouvoir des incantations au Moyen Âge*, Paris, Éditions du Cerf, 2007, 579 p.

Le récit principal que nous livre Béatrice Delaurenti est aussi simple qu'il est significatif : entre 1230 et 1370, il y eut une tendance chez certains intellectuels occidentaux à expliquer l'efficacité des incantations – une forme d'action à distance, dont l'effet lui-même n'était que rarement remis en cause – comme provenant d'un pouvoir « naturel ». Cette « parenthèse naturaliste », comme elle l'a appelée, se composa des sept témoins principaux qui discutèrent cette question : Guillaume d'Auvergne, Roger Bacon, Thomas d'Aquin, l'auteur anonyme du *De mirabilibus mundi* (attribué à Albert le Grand), Pietro d'Abano, Gentile da Foligno, et Nicole Oresme, ainsi que d'autres qui se mêlent à l'histoire, comme Thomas de Chobham et Vincent de Beauvais. Néanmoins, la perspective va bien au-delà du cadre initial qui aurait pu paraître, de prime abord, limité, car la vraie richesse de ce livre se trouve dans l'approche des enjeux sous-jacents aux discussions sur les incantations ; l'auteur décèle ainsi avec clarté la valeur profonde dudit débat.

Tout au long du livre, est mise en lumière une tension entre les notions de nature et de magie, ce qui traduit en réalité une tension entre le licite et l'illicite. Depuis les travaux de Richard Kieckhefer, les historiens de la magie médiévale ont reconnu la distinction cruciale entre une magie licite dite « naturelle » et une magie illicite dite parfois « démonique », « nigromantique », ou bien, dans la désignation de Nicolas Weill-Parot, qui souligne le rôle essentiel qu'y joue le fait de s'adresser aux esprits, « destinative »⁴. Comme nous le montre B. Delaurenti, définir l'incantation en tant que pratique naturelle équivaut à la définir comme une pratique licite. Pour chaque auteur, cela met en jeu des questions significatives sur la science, la magie, la médecine, la nature, le miracle, les esprits, la prière, et la confluence entre tous ces domaines. Le livre de B. Delaurenti se présente donc aussi comme une enquête sur le développement d'un concept scientifique du « naturel » dans le sillage de la réception d'Aristote. En même temps, notre auteur rejoint les rangs des historiens de la magie de l'école française en proposant une histoire nuancée des différentes manières dont la question de la magie, même si elle n'est parfois qu'implicite, joua un rôle fondamental dans la formation de plusieurs aspects de la pensée médiévale.

Chaque témoin se posa la question d'un point de vue théorique, se fondant en premier lieu sur le conflit entre les sources dont il disposait. Celles-ci comprennent les censures ecclésiastiques, les explications naturalistes des textes comme le *De ligaturis* de Qusta ibn Luqa, les exemples connus comme le fameux cas du regard de serpent basilic, les explications astrologiques comme elles se trouvent dans le fort suspect *De radiis* d'al-Kindi, les sources quasi canoniques comme la Vie de saint Sylvestre, la théorie aristotélicienne selon laquelle toute motion ne provient que d'un

4. N. WEILL-PAROT, *Les « images astrologiques » au Moyen Âge et à la Renaissance. Spéculations intellectuelles et pratiques magiques (XII^e-XV^e s.)*, Paris, 2002.

contact physique, et la contre-théorie d'Avicenne. Le problème du caractère licite, en revanche, nous mène dans le domaine de la pratique, qui n'est pas moins important. L'attention de B. Delaurenti aux portées pratiques de la question met en lumière, par exemple, le cas d'Enrico del Carretto au synode de Lucques, qui proscriit l'usage des incantations lorsqu'il s'agit d'empêcher le coït, tandis qu'il le permet en bien d'autres cas, y compris médicaux. De même, B. Delaurenti réussit à expliquer la position contradictoire du médecin Bernard de Gordon en dépeignant un homme qui s'oppose aux incantations en théorie, mais qui finalement y a recours lorsqu'il ne peut plus rien d'autre pour un patient.

Si les raisons pour lesquelles le débat a été ouvert peuvent être cernées, il est plus difficile d'expliquer pourquoi il a pris fin. B. Delaurenti note que les derniers mots du débat dans le milieu médical coïncidèrent avec la Peste de 1348, se contentant de remarquer qu'il est difficile d'évaluer de possibles effets que le fléau aurait pu entraîner (p. 396-397). Qu'est-ce qui aurait changé, alors ? La profession médicale ? Les rapports entre la médecine et la pensée scolastique ? La relation entre théorie et pratique en médecine ? La question des incantations serait-elle simplement moins importante face à la crise ? Ou bien, Pietro d'Abano et Gentile da Foligno représentaient-ils des cas particuliers ? L'usage thérapeutique des incantations remontait aux autorités les plus anciennes, il continua à travers la médecine latine pré- et post-salernitaine, se multiplia dans les traductions de médecine arabe, et se retrouva sans rupture apparente dans les manuscrits médicaux du XIV^e siècle. La question ne serait-elle pas alors de savoir pourquoi ces deux hommes ont pris la peine d'aborder le sujet ? Pietro d'Abano étudia, puis enseigna à l'Université de Paris pendant les années 1290-1305, où il subit sûrement l'influence de la scolastique parisienne. Pourtant, la faculté de médecine de Paris n'a pas produit d'autres discussions à ce propos. Le cas est donc bien curieux. Quant à Gentile, il écrivit bien sûr pour raffiner la position de Pietro, avec lequel il n'était pas tout à fait d'accord. Mais n'y aurait-il pas eu peut-être des facteurs externes ? Aurait-il pu s'agir, par exemple, d'un réflexe défensif de la part de la profession médicale face à l'essor des cas de magie illicite jugés dans les tribunaux inquisitoriaux et pontificaux dans la première moitié du XIV^e siècle ?

La fin de l'histoire se profile après les propos de Nicole Oresme en 1370. B. Delaurenti insiste à la fois sur le fait qu'Oresme, avec sa position entièrement naturaliste, et quelques décennies plus tard, Jean Gerson, avec sa position entièrement soupçonneuse, eurent le même effet : d'une façon ou d'une autre, ils « ont découragé toute nouvelle tentative de chercher une interprétation naturelle du pouvoir des mots » (p. 517). Cette explication ne paraît qu'à moitié convaincante. Elle laisse de côté une question importante : pourquoi les explications précédentes n'étaient-elles pas suffisantes pour clore le débat ? Il y a encore d'autres facteurs à prendre en compte. Par exemple, la *quaestio* scolastique, qui était la forme principale dans laquelle se présentaient les discussions sur les incantations, céda la place au cours de cette période au traité (comme l'ont bien montré les travaux récents de Daniel Hobbins sur Gerson). Bien qu'un auteur aussi polémique que Gerson ne puisse peut-être pas se passer de saisir l'occasion de critiquer l'usage des incantations dans ses sermons et traités, nous devrions nous demander s'il y aurait vraiment une raison pour qu'un auteur du XV^e siècle écrive un *De incantationibus*. D'ailleurs, il semble que l'avènement de la chasse aux sorcières, auquel B. Delaurenti fait référence à quelques reprises, exclut la possibilité qu'un auteur ait pu consacrer autant d'attention aux incantations elles-mêmes : en effet, elles furent peut-être reléguées au second plan face au système complexe et imposant qui s'était mis en place autour de la notion du pacte diabolique.

Si le présent compte rendu s'attarde un peu sur les fins du débat, c'est précisément parce qu'elles relèvent de ce qui est l'une des grandes questions qui pourraient encadrer cette discussion : que pensait la plus grande partie du monde qui n'en parle point ? D'une certaine façon, la question est un piège car la plupart des contemporains ne se sont jamais penchés sur le problème, et probablement même ceux qui en faisaient usage. Mais d'un autre côté, cette question est effectivement au cœur de l'interprétation de ce débat. Par exemple, après la double fin du débat, à savoir l'explication d'Oresme et celle de Gerson, de quel côté penchait l'opinion la plus répandue ? Je ne suis pas aussi convaincue que B. Delaurenti que Gerson soit le vainqueur définitif, et donc qu'au ^{xv}^e siècle « il semble admis désormais que les incantations ont un pouvoir démoniaque » (p. 510). Cela peut être vrai en général chez un certain groupe d'intellectuels qui se souciaient spécialement de la sorcellerie et du pacte démoniaque, mais le silence des intellectuels ne signifie pas forcément un acquiescement. Par ailleurs, il y avait d'autres voies possibles proposées par le milieu médical, et même par ceux qui pratiquaient explicitement des formes de magie. À quelques exceptions notables, ceux-ci imaginaient plutôt que c'étaient les anges ou les astres qui étaient les destinataires des incantations, et ils n'étaient pas non plus si éloignés des universités. De plus, il faut noter que même Johannes Nider, l'un des grands artisans de la chasse aux sorcières au ^{xv}^e siècle, ne croyait pas que la récitation des formules pieuses pour guérir fût a priori démoniaque (même s'il se garda de les appeler « incantations »).

Finalement, la relation entre les débats doctrinaux qui sont ici décrits et l'usage réel des incantations est un sujet qui obligerait à une étude large sur des pratiques magiques en Europe médiévale, et il n'est pas dans mon intention de reprocher à B. Delaurenti de ne pas avoir intégré des pistes bien au-delà du champ de son étude. L'auteur possède déjà une connaissance très impressionnante de la pensée théologique, scolastique, et médicale du Moyen Âge. Pour chaque auteur qu'elle traite, B. Delaurenti réussit à nous offrir une analyse probante et pleine de nouveauté, ce qui fait de ce livre une référence indispensable pour qui veut comprendre la pensée des intellectuels au Moyen Âge. Mais – et il convient de le souligner, car ce n'est pas le moindre de ses mérites – son travail fait réfléchir à de grandes questions dans des domaines variés. Cela à lui seul témoigne de l'importance de ce livre et de son sujet.

Katelyn MESLER

Julie CLAUSTRE. *Dans les geôles du roi. La prison pour dette à Paris à la fin du Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007, 495 p.

La belle étude de Julie Claustre, issue d'une thèse de doctorat menée sous la direction de Claude Gauvard, a pour point de départ la prise de conscience d'un possible usage des conflits autour de la dette comme révélateurs des liens et logiques sociales des sociétés passées. Dans son chapitre liminaire, l'auteur fait précéder son étude de l'emprisonnement pour dette à Paris à la fin du Moyen Âge par un vaste bilan des acquis des travaux de ces quinze dernières années sur le crédit et la dette. Du côté des médiévistes, ces travaux ont permis de se libérer de la caricature d'une société médiévale chrétienne qui aurait systématiquement assimilé crédit et usure et d'une Église qui aurait longtemps refusé l'économie capitaliste avant d'être contrainte de s'y adapter. Les historiens modernistes ont quant à eux bien montré qu'une des difficultés des sociétés d'ancien régime était d'instaurer la confiance dans le système de crédit en l'absence de prêteur de dernier ressort : cette confiance ne put être assu-